Société industrielle et commerciale du canton de Vaud

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176527

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 4. Samedi 20 Décembre 1862.

LE CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nous prenons la liberté d'envoyer le présent numéro à un certain nombre de personnes dont nous ne possédions pas les adresses lors de notre première expédition. Celles qui le garderont seront considérées comme voulant continuer à recevoir le journal, et nous nous empresserons de leur faire parvenir les trois numéros déjà parus.

Société industrielle et commerciale du canton de Vaud.

Au milieu des sociétés nombreuses auxquelles toutes les catégories d'intérêts ou de plaisirs ont donné naissance dans notre canton, il est naturel d'y chercher celles relatives au commerce et à l'industrie. Un centre commun offert aux industriels et aux commerçants, rassemblant les efforts de tous pour développer vivement tout un côté important de nos sources de bien-être, a dû, semble-t-il, se créer depuis longtemps dans un pays où le moindre prétexte donne naissance à une association. Il n'en est cependant point ainsi. A plus d'une reprise, il est vrai, de pareilles sociétés ont été fondées, mais pour des causes que nous ne sommes point en mesure d'approfondir, elles n'ont eu en général qu'un succès et qu'une durée éphémères.

Il y a 5 ou 6 ans qu'une pareille société essaya de se constituer à Lausanne; elle se posa pour but de contribuer à l'avancement de l'industrie en propageant les connaissances utiles, en instruisant ses membres par des expositions scientifiques. Après une année plus ou moins bien remplie, le tout finit « en pointe » qu'on nous passe ce mot, et la société fut dissoute.

En 1859, des négociants (et surtout des hommes jeunes et actifs) eurent le courage de reprendre à nouveau cette entreprise qui passait pour chimérique. Reconnaissant que les cours n'avaient produit aucun résultat durable, ils abandonnèrent avec raison cette idée; ils se posèrent pour condition première de tout attendre de l'activité de chacun des membres de la Société et non de soumettre ceux-ci à la simple condition d'auditeurs.

Des questions souvent fort modestes mais concernant les besoins *immédiats* du commerce lausannois furent soulevées; les relations du négoce avec le chemin de fer fournirent plus d'une fois le sujet de discussions intéressantes, aboutissant à des démarches qui furent souvent couronnées de succès. D'autres fois des demandes de renseignements formulées par la Commission cantonale de l'agriculture et du commerce aboutirent à des recherches et à des travaux intéressants. Cette marche simple et pratique a pleinement réussi et la société, loin de voir son œuvre s'affaiblir avec le temps, est aujourd'hui vivace et prospère.

FEUILLETON

L'EFFEUILLEUSE

NOUVELLE VAUDOISE (*inédite*)

CHAPITRE V

Le lendemain l'oncle Samuel se rendit chez Abram Cornaz, il lui expliqua le genre de visite qu'il venait de recevoir et lui proposa finalement d'engager Marguerite.

— Le temps de l'effeuillaison n'est pas encore là, répondit Abram, mais si la petite a le goût du travail, tu n'as qu'à me l'amener, nous ferons bien ensorte de lui trouver de l'occupation, pourvu, toutefois, que ce ne soit pas une *demoiselle*.

— Ah ! pour ça non, cousin Abram, elle a bonne façon autant qu'une demoiselle, mais elle m'a l'air de ne pas craindre la besogne; quant à l'honnêteté, tu peux compter dessus, elle a été à bonne école chez sa mère, qui était la plus brave femme du monde.

C'était la première fois de sa vie que le digne aubergiste se surprenait à dire autant de bien de quelqu'un, aussi Abram Cornaz fut-il très curieux de voir arriver la jeune fille qu'il prenait à son service.

L'oncle Samuel se hâta de retourner chez lui pour annoncer la nouvelle à sa filleule : il la trouva assise dans l'embrasure d'une fenêtre, occupée à faire des *reprises* au linge de la maison. — La jeune fille, penchée sur son ouvrage, faisait voltiger l'aiguille avec rapidité et, absorbée plus par les idées qui l'agitaient que par son travail, elle ne s'était pas aperçue de la présence de son parrain qui venait d'entrer dans la chambre. Celui-ci la regarde un moment sans rien dire. La grande douceur et le profond chagrin qu'on lisait sur le visage de la pauvre enfant, l'idée du complet abandon dans lequel elle se trouvait, certaine ressemblance avec son père, camarade d'enfance et ami de l'aubergiste durant de longues années, tout cela réuni fit une vive impression sur ce dernier. Décidément l'enveloppe égoïste qui jusque là avait cuirassé son cœur se fondait peu à peu, et il en fut presque au regret d'avoir été chercher à Marguerite de l'ouvrage hors de chez lui.

— Hé bien, dit-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, te voilà placée et dans une fameuse maison encore, courage, petite, j'espère que tu feras quelque chose; le père Cornaz aime les gens actifs, vous vous arrangerez, j'en suis sûr.

En quelques mots l'aubergiste apprit à Marguerite l'arrangement qu'il venait de faire et lui donna quelques détails sur la famille Cornaz, en lui recommandant surtout de *se faire iben venir*

Une étude sur les besoins de notre industrie et de notre commerce constata que nos apprentis manquaient généralement d'une instruction solide et surtout pratique. La société entreprit alors une œuvre de longue haleine : l'amélioration de nos conditions commerciales par l'instruction de ses *recrues*. Trois cours donnés aux apprentis furent ouverts par la société : dessin d'ornementation, dessin industriel géométrique, et comptabilité.

Loin de se borner à décréter des cours, elle s'imposa à elle-même le soin de pourvoir à l'enseignement; ses membres se partagèrent la besogne. Le patron devint professeur.

On ne saurait croire quelle activité et quelle solidité cette manière de faire a tout d'abord imprimé à la société elle-même; on peut même dire qu'une grande partie de sa vie provient de là.

D'un autre côté, les cours donnés dans de semblables conditions, si différentes de ce que l'on était habitué à voir jusque là, ont produit des résultats qui ont étonné ceux mêmes qui avaient le plus d'espoir dans l'œuvre nouvelle.

Les cours ont repris cette année au nombre de quatre. Nous donnerons dans un prochain article quelques détails sur la manière dont ils sont organisés et nous espérons qu'une fois ces faits bien connus, ils trouveront des imitateurs dans d'autres villes du canton.

Nous espérons, en outre, que nos concitoyens s'intéresseront à la Société, et que peu à peu elle verra ses relations et ses ramifications s'étendre sur toute la surface du canton, et qu'elle finira par réaliser son but et mériter le titre qu'elle s'est imposée : *Société commerciale et industrielle du Canton de Vaud.*

G. B.

La télégraphie électrique.

Tout le monde, chez nous, a entendu parler du télégraphe, un grand nombre de personnes en font même un fréquent usage, mais parmi celles-ci, il en est encore qui ne se font pas une idée bien nette de la manière dont les dépêches sont transmises et de l'agent merveilleux de cet admirable moyen de correspondance. Nous pensons donc faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant les quelques détails qui suivent.

Si l'on plonge deux métaux différents dans un ou plusieurs liquides et qu'on les réunisse au dehors par un fil métallique, ce fil acquerra sur toute sa longueur certaines propriétés que l'on désigne sous le nom de *courant galvanique*.

Cette combinaison productrice du courant se nomme un *élément;* les métaux prennent le nom *d'électro moteurs*, et le fil qui les réunit à l'extérieur a reçu celui de *fil conducteur*.

La réunion de plusieurs éléments constitue une *pile*. Les liquides employés pour nos piles sont l'eau salée, l'eau saturée de sulfate de cuivre (vitriol) et l'eau acidulée, c'est-à-dire étendue d'acide surfurique. Le zinc, le cuivre et le charbon sont ordinairement les métaux employés comme électro-moteurs.

La pile est donc la source du courant galvanique dont la principale propriété est d'aimanter le fer doux. Un fil de cuivre, partant de la pile, conduit le courant dans certains points des appareils, et de là dans la station voisine, par le moyen du fil que l'on remarque sur les poteaux au bord des routes; puis au moyen d'un autre fil, il revient par le sol à la première station et après avoir passé par d'autres points des appareils, se rend enfin à la pile d'où il est parti.

Les deux principaux appareils d'un poste télégraphique sont : le *levier-clef* ou appareil à écrire, et *l'appareil Morse*, ainsi nommé du nom de son inventeur, qui reçoit les signes.

Le premier est composé d'un balancier en métal fixé entre deux supports et terminé par un bouton en ivoire; le tout placé sur une planchette fixée à la table. Le récepteur est composé d'un fer à cheval entouré d'un fil

---

du père Abram parce que, ajoutait-il, « *on ne sait pas ce qu'il peut arriver* »

Marguerite éprouva un sentiment pénible à l'idée d'entrer chez un maître, une rougeur fugitive vint enflammer ses joues, mais elle réprima bientôt ce mouvement et la douce pensée d'être indépendante, de n'être à charge à personne, apporta un grand soulagement à ses peines.

Elle voulut rester environ une semaine chez son parrain avant d'entrer à la ferme pour remettre en bon état le linge de la maison, que ne pouvait raccommoder avec soin la vieille Suzanne (factotum de la Croix-Blanche), dont la vue devenait de plus en plus mauvaise.

Pendant ces quelques jours, l'oncle Samuel resta volontiers en compagnie de Marguerite; il l'entretint de ses anciennes connaissances de N*** et fit sur chacune des réflexions qui prouvaient que le *vieil homme* n'avait pas encore disparu.

Le lundi suivant étant arrivé, il accompagna sa filleule à la ferme, où il eut le plaisir de l'installer lui-même, en l'absence du maître de la maison.

Le valet d'écurie et les autres domestiques hommes virent sans jalousie la nouvelle venue, mais il n'en fut pas de même pour les deux servantes. — Ce qui les indisposa tout d'abord ce fut la jolie chambre réservée à Marguerite par les soins de l'oncle Samuel, chambre qu'on gardait jusque là pour loger une visite à l'occasion. — Mais le grand grief était tout simplement qu'elles ne se sentaient pas à l'aise avec la *nouvelle;* la sécurité et la modestie de la jeune fille leur imposaient.

A ce moment de notre récit, nous croyons devoir tracer en quelques mots le caractère de notre héroïne, puisque jusqu'à présent nous n'avons fait qu'ébaucher son portrait.

Quoique élevée aussi simplement que la moins riche des filles de son village, on devait reconnaître entre Marguerite et ces dernières une grande différence. Compagne assidue d'une mère maladive, ses habitudes sédentaires l'avaient toujours empêchée de prendre part aux plaisirs et aux distractions de la jeunesse de l'endroit — Elle avait vécu, en outre, d'une vie essentiellement intérieure, son esprit, éclairé par son cœur, avait donné à son jugement une maturité précoce et à ses idées un courant que d'autres personnes ne gagnent souvent que par l'étude. — Ajoutons, pour terminer, la chose importante et par laquelle nous aurions dû commencer : Marguerite était animée d'une piété profonde et sincère ; armée de la force que procure *la foi*, c'est d'un regard tranquille et confiant qu'elle envisageait l'avenir.

(La suite au prochain numéro).